

Biljana S. Tešanović*

Université de Kragujevac, Serbie

LE « POSTMODERNISME » ET SA CONCEPTION LYOTARDIENNE

Résumé

Quarante ans après *La condition postmoderne* (1979) de Jean-François Lyotard, nous n'avons pas suffisamment de recul pour juger de la pertinence du concept de *postmodernité* que cet ouvrage introduit dans toutes les sphères de la société occidentale, encore moins de celui du *postmodernisme* qui le suit de près, balayant toutes les tentatives terminologiques précédentes (le « poststructuralisme français » d'outre-Atlantique qui est inconnu en France, par exemple). Ils ont eu le retentissement que nous savons, même un succès de scandale avec l'affaire Sokal qui a écorné leurs bases théoriques, pourtant, après tant d'années, ils restent flous, insaisissables et pratiquement impossibles à définir avec précision. Surtout le *postmodernisme*, même Lyotard semble renoncer à y voir une période déterminée à partir de *Le postmoderne expliqué aux enfants*. Les inconditionnels invoquent la logique interne (on ne classe pas l'inclassable), alors que les opposants farouches refusent d'y voir autre chose que l'évolution mal comprise du moderne. D'autre part, la fin annoncée du postmoderne est d'autant plus crédible qu'une nouvelle génération d'opposants s'y attaque à force de nouveaux « ismes » – tel le *digimodernisme* d'Alan Kirby – revendiquant le renouveau théorique adapté à l'ère numérique, cette nouvelle époque de l'humanité fort différente des précédentes, qui est la nôtre.

Mots-clés

Postmodernisme, postmodernité, Lyotard, *La Condition postmoderne*.

* b.tesanovic@yahoo.com

Introduction

Jean-François Lyotard est l'un des principaux penseurs de la seconde moitié du 20^e siècle qui, malgré une œuvre diversifiée, reste surtout connu pour son essai de 1979, *La condition postmoderne*, une série de chapitres courts sur le savoir dans les sociétés les plus développées. Au départ, il s'agit d'un rapport commandé par le président du Conseil des Universités auprès du gouvernement du Québec. Rapidement publié en France, cet écrit de circonstance a largement dépassé son objectif initial, restant très influent depuis sa première publication. En avertissant sur une situation politico-économique, sociale et culturelle préoccupante dans les pays développés, Lyotard popularise en fait la notion de *postmodernité* à partir de 1979 en France et de 1984 aux États-Unis, car le fait de la nommer « postmoderne » (Lyotard 1979 : 7) a un effet performatif imprévu. Il est vrai que ce terme existe depuis longtemps : il apparaît dans les années trente du XX^e siècle en Amérique hispanique, mais ne désigne une période nouvelle qu'au début des années cinquante en Amérique du Nord, tout en évoluant différemment selon les pays, les époques et les domaines qu'il concerne. Cependant, c'est seulement à la fin des années 1970 et jusqu'au début des années 1990 que les termes de *postmodernité* et de *postmodernisme* se sont répandus dans la culture européenne et nord-américaine pour désigner au départ une rupture avec le modernisme, ce qui est parfois contesté. Une littérature abondante est consacrée au débat sur ces notions, dont les acceptions et les domaines d'application ne font aucune unanimité, sans compter ceux dont la position évolue, notamment Lyotard. Ainsi, Fredric Jameson (*Postmodernism; or, The Cultural Logic of Late Capitalism*, 1989) fait autorité en y voyant avant tout une période historique du développement capitaliste, alors que dans son dernier livre, Henri Meschonnic (*Pour sortir du postmoderne*, 2009) continue à combattre le postmodernisme pour avoir marché depuis le début sur les plates-bandes de la modernité. Nous avons tracé dans ce travail les contours de différentes pistes théoriques apparues dans le sillage du structuralisme au plus tard après Mai 68, un foisonnement qui a fini par trouver un semblant de cohérence, au moins terminologique après le livre canonique de Lyotard, tout en ouvrant de nombreuses questions.

La définition du « postmodernisme »¹

C'est un lieu commun de dire que le postmodernisme résiste aux définitions, c'est plus rare pour le postmoderne. Nous avons l'impression que l'hésitation augmente avec l'approfondissement du sujet. Par exemple, dans son ouvrage

¹ Ces guillemets marquent une certaine réserve due au manque de définition canonique de ce terme, qui reste flou. Pour ne pas alourdir la présentation, nous les omettons dans le texte.

The Posmodern (2005), sous le titre « Defining the postmodern », Simon Malpas débute ainsi : « It would be nice to be able to begin with a straightforward definition of the postmodern, one that sums it up and grasps, in its essence, what it is all about. [...] Unfortunately, finding such a simple, uncontroversial meaning for the term “postmodern” is all but impossible » (Malpas 2005 : 3, 4). Ce sont alors des explications, plutôt que des définitions, présentées systématiquement comme une tentative de saisir par touches ce(s) phénomène(s) complexe(s) – compte tenu des nombreuses divergences parmi les critiques, il serait peut-être plus juste de parler au pluriel. Elles vont jusqu’au refus d’admettre la fin du modernisme, ou de la modernité, dont le postmodernisme n’est qu’une phase, tout à fait en accord avec son esprit audacieusement novateur². Cela dit, la définition du modernisme est également sujette à controverse, mais personne ne met en cause son existence.

Les plus prudents, cependant, semblent être les lexicographes. Le très récent dictionnaire du postmodernisme (*A Dictionary of Postmodernism*, 2016) de Niall Lucy a de quoi surprendre : sous forme d’un ensemble de petits essais sur toutes les figures et préoccupations principales du postmodernisme, il n’a pas d’entrée *postmodernisme*³ (*postmodernism*), pas plus que *postmodernité* ou *postmoderne*, juste *modernisme* (*modernism*) et *modernité* (*modernity*). Certes, encouragé par Derrida⁴ en personne, le dictionnaire est édité de manière posthume et terminé par six contributeurs, mais cela ne semble pas être un oubli, puisque N. Lucy

² Lorsque S. Malpas réfléchit sur la signification du préfixe *post*, il opte pour cette option : « Also, if the modern is the age of the new, of development and innovation as the grand narratives progress and capitalism extends its net to capture hitherto isolated cultures, then it is difficult to see these versions of the postmodern as anything other than the latest developments of modernity rather than something qualitatively different » (Malpas 2005 : 42)

³ Il en est question dans l’introduction du dictionnaire, signée par John Hartley, mais lorsqu’on consulte un dictionnaire, on ne va pas chercher la terminologie dans l’introduction. C’est une hypothèse osée qui est proposée : « There are varying views on postmodernism. In his *Postmodern Literary Theory* (1997) Niall Lucy wrote that it could be seen as the outworking of a literary–philosophical tradition that goes back to the Romantic movement in Germany and elsewhere. » (Lucy 2016 : X–XI). Mais, dans l’esprit postmoderniste, pas de définitions stables, « “this will not have been a dictionary” » : « Instead, as he [Lucy] put it: “My aim here has been to provide a series of outlines and interpretations of some ... key ideas and arguments, rather than fixed definitions.” (Lucy, 2004: XII). » (Lucy 2016 : XI).

⁴ N. Lucy est un déconstructiviste australien, auteur d’un dictionnaire sur Derrida (*A Derrida Dictionary*, 2004). Au début de son dictionnaire du postmodernisme (« In memory of Niall Lucy, 1956–2014 »), on peut lire l’extrait d’une lettre dans laquelle Derrida se dit impressionné par ce qu’à l’époque de l’envoi, ce n’était qu’un projet de N. Lucy et il lui demande d’être tenu au courant de son avancement. L’extrait n’est pas daté, mais comme Derrida est mort en 2004 et le dictionnaire est publié en 2016, la réalisation du volume a duré au moins douze ans, il n’est ni écrit ni publié à la hâte.

affirme que, selon une opinion fort répandue, le postmodernisme résisterait à la définition⁵ (Lucy 2016 : XIV) – ce qui est finalement confirmé par cet ouvrage. En revanche, il y a une entrée pour le *poststructuralisme* (*poststructuralism*), signée par le contributeur Tony Thwaites, affirmant que ce terme est souvent confondu avec celui de *postmodernisme*⁶ (Lucy 2016 : 149) ; d’autant plus à tort, peut-on conclure de son essai, que l’existence du *poststructuralisme*, pas plus que celle du *guitarisme*, ne peut pas être déduite de l’existence des *poststructuralistes* ou des *guitaristes*⁷ (Lucy 2016 : 149). Cela explique-t-il l’absence du *postmodernisme* du dictionnaire en question ?

Le dictionnaire historique de Fran Mason (*Historical Dictionary of Postmodernist Literature and Theater*, 2007⁸) évite également l’entrée *postmodernisme* (*postmodernism*), il ne définit que le *postmoderne* (*postmodern*) et la *postmodernité* (*postmodernity*), profitant de l’occasion pour faire le distinguo entre ces trois termes :

POSTMODERNITY. Where “postmodernism” is a term that is usually used in order to refer to aesthetic practices (pastiche, nostalgia) and cultural products (literature, film, television, art, architecture) and “postmodern” more specifically designates a poststructuralist theoretical approach or philosophy, “postmodernity” describes the totality of postmodern culture and society and the processes and ideas that form its dominant features. (Mason 2007 : 263)

Là encore nous voyons que F. Mason utilise des pincettes : le *postmodernisme* n’est pas un terme qui désigne des pratiques esthétiques et des produits culturels, mais « un terme habituellement utilisé pour [les] désigner » ; alors, cet « usage habituel » du terme pourrait-t-il être impropre ? Dans l’« Introduction » de son dictionnaire, F. Mason explique que la difficulté de son entreprise repose sur une pratique littéraire tellement vaste et variée qu’elle en est déroutante,

⁵ It is more or less canonical now to say that postmodernism resists definition, but this does not mean its key terms, concepts, figures and issues cannot be explained. »

⁶ Poststructuralism: Often conflated with postmodernism, though the distinction is a useful and cogent one to make.

C’est toujours l’auteur de l’article qui traduit de l’anglais. Dans le but d’être contextualisées ou d’apporter des informations supplémentaires, les citations originales (en anglais, dans les notes) sont souvent plus complètes que les traductions incorporées dans le texte.

⁷ « Perhaps the adjectival form *poststructuralist* is more useful: though we can think of structuralism as a cogent project, there is really no such thing as poststructuralism, though there are quite a few areas of thought that it’s helpful to think of as *poststructuralist*. There are plenty of guitarists around, but it’s not useful to think of them all as exemplifications of something called *guitarism*. » (Souligné dans le texte.)

⁸ Ce dictionnaire est édité en 2007 dans la série « Historical Dictionaries of Literature and the Arts » (n° 16) de l’éditeur britannique *Scarecrow Press*, et réédité chez le même éditeur en 2009 dans la série « The A to Z Guide Series » (n° 71), sous le titre *The A to Z of Postmodernist Literature and Theater*.

de sorte que « la tentative d'une compréhension synthétique du "postmodernisme" à partir de nombreuses définitions et théories disponibles pourrait être considérée comme la création d'une "fiction" du postmodernisme lui-même »⁹ (Mason 2007 : XXIX).

Selon F. Mason (2007 : XXX), tout lexicographe consciencieux du postmodernisme affronte au moins deux difficultés supplémentaires quant à la production contemporaine : certaines « œuvres involutives » (« involuted works »), expérimentales, appartiennent plutôt au *modernisme tardif* par leur forme et leurs stratégies textuelles, en même temps qu'elles puisent leurs caractéristiques « postmodernistes » dans des idées « postmodernes » (sur l'indétermination de la réalité, par exemple) ; d'un autre côté, F. Mason trouve réductrice la taxonomie du postmodernisme forgée par la critique des années 1980 et du début des années 1990, rendant canonique la vision de la littérature postmoderniste qui définit son esthétique en fonction d'une rupture ou d'une continuation des styles modernistes, alors qu'elle a un éventail de formes et de perspectives aussi large. Autrement dit, d'une part, ce n'est pas parce que nous vivons dans une ère postmoderne que toute la production littéraire (ou artistique) doit être considérée comme postmoderniste et, d'autre part, nous devons nous prémunir contre la tentation de simplifier la définition du postmodernisme... – quitte à ne pas la donner ? Toujours selon F. Mason, qui passe dans son « Introduction » à la polémique sur la définition du postmodernisme (cette partie est sous-titrée « Defining postmodernism »), le premier cas de figure est le résultat d'une confusion fréquente entre les termes *postmoderne* et *postmoderniste*¹⁰ qui conduit à la surinterprétation : par exemple, ce n'est pas parce qu'ils défendent des points de vue antimodernes, tout en préservant des stratégies textuelles modernistes, que des écrivains tels que T. S. Eliot ou Ezra Pound¹¹ ne seraient plus modernistes

⁹ « Similarly, such a work might be considered a "fabulation" of postmodernist literature because the space available does not allow coverage of every writer who has articulated postmodernist strategies or ideas, because the compiler's choice of entries may differ from those that someone else might choose, and because the attempt to synthesize an understanding of "postmodernism" out of the many different definitions and theories available might be considered to be the creation of a "fiction" of postmodernism itself. » Dans son dictionnaire de 2009 (*The A to Z of Postmodernist Literature and Theater*), le même texte est reproduit à la page XXXI de l'« Introduction ».

¹⁰ « This does not, however, fully clarify the terminology utilized in the study of postmodernism because of the tendency for critics to use the terms "postmodern" and "postmodernist" in an undifferentiated and generalized way. Very often, particularly among critics adopting a poststructuralist position, the two terms are used interchangeably, a situation that can cause confusion in relation to textual production (such as in film, literature, music, or television) because of the conflation of "postmodern" thinking with "postmodernist" textual practices. » (Mason 2007 : XXXII)

¹¹ Ces ouvrages sont sortis peu avant la publication du dictionnaire de F. Mason en 2007 : Paul Murphy, *T. S. Eliot's Post-modernist Complaint*, Post Pressed, 2003 ; Alireza Fa-

(canoniques), mais postmodernistes (Mason 2007 : XXXIII). Enfin, pour donner une idée de la difficulté à fournir une définition du postmodernisme, F. Mason dénombre de nombreuses formes et perspectives littéraires qu'il emprunte : pastiche, burlesque, parodie, ironie, intertextualité, fictionnalisation de l'Histoire, littérature combinatoire, formes hybrides créant des réalités textuelles auto-nomisées, sans oublier celles qui échappent à la catégorisation (Mason 2007 : XXXIII). On pourrait ajouter d'autres critères à cette liste : métatextualité, re-narrativisation, collage, fragmentation, métissage... (Gontard 2001 : 282–294). Sans compter ceux qui sont identifiables dans l'art, mais dans lesquels la littérature peut se reconnaître : relativisation (il n'y a pas d'hierarchie, d'échelle de valeur, ni de normes esthétiques), rentabilisation (consommation de masse, qui inclut l'uniformisation, la complaisance et le racolage, excluant la nouveauté, l'originalité et l'authenticité), etc.

La postmodernité porte-t-elle bien son nom ?

L'Époque moderne (ou les Temps modernes) couvre plus de deux siècles (XVI^e–XVIII^e). En France, à partir de la Révolution de 1789 elle est suivie par l'Époque contemporaine (XIX^e–XXI^e). Dans le sens le plus large, le moderne (ou la modernité) appartient à l'actuel ou au récent de toutes les époques ; ainsi la célèbre querelle des Anciens et des Modernes éclate au XVII^e siècle. Or, Lyotard estime que le passage entre la modernité et la postmodernité commence au moins à la fin des années 50, coïncidant avec la fin de la reconstruction en Europe. Il admet cependant une « dyschronie générale » et nous verrons qu'il faut grandement relativiser cette césure chronologique.

Quant au postmodernisme, commençons par Arthur Danto, grand philosophe et critique d'art, qui le situe après la fin de l'art (*After the End of Art*, 1995¹²) : il ne serait autre chose que le modernisme qu'il est censé remplacer. S'appuyant sur son prédécesseur, Clement Greenberg, la grande figure critique de l'expressionnisme abstrait, A. Danto explique (Danto 1995 : 7) la différence qualitative entre le modernisme et les styles qui le précèdent depuis la Renaissance : le maniérisme, le baroque, le rococo, le néoclassicisme et enfin le romantisme. Pour C. Greenberg le modernisme remonte à Kant, le premier à critiquer les

rahbakhsh, *Postmodernism in T.S. Eliot's Major Poems*, University of Sussex, 2004 ; Roxana Preda, *Ezra Pound's (post)modern Poetics and Politics: Logocentrism, Language, and Truth*, P. Lang, 2001.

¹² Ce titre fait référence au fameux *The end of art* de A. Danto.

À ses détracteurs, A. Danto rétorque qu'il ne pensait pas à la fin de la peinture, mais de l'art ! (V. Arthur C. Danto, « The end of art: A Philosophical Defense », *History and Theory*, « Danto and His Critics: Art, History, Historiography and After the End of Art », 37/4, 1998, 127–143.

moyens mêmes de la critique, et trouve son essence dans l'autocritique, dont le but n'est pas de la subvertir, mais au contraire, de l'asseoir. En extrapolant cette correspondance, A. Danto fonde sa compréhension de la peinture moderne sur la théorie kantienne de la connaissance : « And I suppose the corresponding view of painting would have been not to represent the appearances of things so much as answering the question of how painting was possible. » (Danto 1995 : 7). La réponse apportée par le premier peintre moderne est de transformer les moyens de représentation en objet de la représentation – pour C. Greenberg c'est Manet, pour A. Danto Van Gogh and Gauguin (Danto 1995 : 7, 8). Au début et pendant longtemps, jusqu'au moins les années 1940, selon le souvenir d'A. Danto, l'art contemporain est le synonyme de l'art moderne, mais la distinction très nette entre *moderne* et *contemporain* fait son chemin, au bout duquel le moderne (dont la production est faible en 1995, au moment où A. Danto publie sa monographie) se sépare stylistiquement du contemporain, qui progressivement cesse d'être de l'art moderne : « In any case, the distinction between the modern and the contemporary did not become clear until well into the seventies and eighties. » (Danto 1995 : 11). Néanmoins, malgré des artistes qui se séparent nettement de la production non moderne émergée depuis (Robert Rauschenberg, Julian Schnabel, David Salle, Frank Gehry), il n'y a pas d'unité stylistique prédominante pour servir de critère à une dénomination commune ; comme le terme *postmodernisme* n'embrasse le phénomène nouveau que partiellement, A. Danto estime (en 1995), en accord avec la fin de l'art après 1960 déjà proclamée par lui, que le nouveau style, aussi éclectique qu'il soit, trouvera son compte à être dénommé post-historique. « I prefer to call it simply post-historical art. Anything ever done could be done today and be an example of post-historical art. For example, an appropriationist artist like Mike Bidlo could have a show of Piero della Francesca in which the entirety of Piero's corpus was appropriated. » (Danto 1995 : 12). D'autres exemples qu'il donne sont des conceptualistes américains, Jenny Holzere et Robert Mangold.

Remarquons que seuls les exemples donnés pour le début du modernisme sont français, la capitale de l'art après la Seconde guerre mondiale est New York. L'immigration des artistes a favorisé l'incroyable essor du modernisme français, comme celle des travailleurs étrangers poussera à l'aménagement de la Région parisienne et à la construction des villes nouvelle¹³, qui marquent le début du postmodernisme en France. Ce chantier fait quatre fois la surface de Paris *intra muros*, une chance historique pour un certain nombre de jeunes architectes français qui y trouvent l'occasion de faire leurs preuves. Ainsi, la première construction qui apporte le renouveau, en 1974, c'est le château

¹³ Elles sont au nombre de cinq : Évry, Sénart, Cergy-Pontoise, Saint-Quentin-en-Yvelines et Marne-la-Vallée.

d'eau¹⁴ de Marne-la-Vallée de Christian de Portzamparc, posé au cœur d'un rond-point. Son apport est uniquement symbolique, puisque la structure du réservoir est simple, mais couverte par un grillage végétalisé rappelant la Tour de Babel¹⁵. L'architecture des villes nouvelles renoue avec l'histoire, des colonnes antiques abritent désormais des cages d'escalier menant aux logements sociaux... Un seul bâtiment de cette période a une importance dans l'architecture postmoderne mondiale : le Centre Pompidou à Paris, inauguré le 31 janvier 1977. Donc, on peut constater qu'aussi bien en France qu'aux États-Unis, le hasard a voulu tourner la page du modernisme dans un contexte de logement sociaux et d'intervention d'État : selon la fameuse déclaration¹⁶ de l'un des plus influents théoriciens de l'architecture postmoderne, Charles Jencks, la mort de l'architecture moderne a lieu le 15 juillet 1972 à 15h32 lorsque commence la démolition de l'ensemble immobilier d'habitat social Pruitt-Igoe¹⁷ (St Louis, dans le Missouri), qui marque aussi le début du postmodernisme. C'était un aveu cuisant de l'échec de l'architecture moderniste, estime-t-on. Pourtant, est-ce seulement un problème de style ? Leur architecte, Minoru Yamasaki, est aussi celui des jumelles modernistes du World Trade Center, terminées en 1973, un an après la « mort du modernisme » pour devenir le symbole de New York.

Dans son style opaque, que C. Lemert décortique patiemment, Derrida annonce et explique le revirement de la pensée occidentale, en continuation du travail effectué par le structuralisme, à savoir, la limitation et le confinement de la pensée moderne ; Charles Lemert voit le postmodernisme comme une suite nécessaire

¹⁴ Le rond-point est à Noisiel, près de la ville nouvelle de Marne-la-Vallée.

¹⁵ Il s'agit probablement d'un clin d'œil au vaste projet architectural et urbanistique développé par l'artiste et architecte hollandais Constant Nieuwenhuys entre 1956 et 1974 – la ville futuriste New Babylon. Situationniste, ce dernier collabore avec Guy Debord pour promouvoir l'urbanisme unitaire, qui veut dépasser le fonctionnalisme : « For the situationists, it was clear that modernist architecture had long ceased to oppose tendencies toward rationalization and conformism that were part of a capitalist consumer culture. Thus, an attack against the prevailing functionalism was one of their priorities. » (Heynen 1999 : 151). *Homo ludens* (Nieuwenhuys s'inspire évidemment de son compatriote, Johan Huizinga), le Babylonien, doit mener une vie nomade, sans lieux fixe, sans travail et sans attaches, trouvant son bonheur dans la créativité, notamment en reconstruisant constamment sa ville, aussi vaste que pour recouvrir la planète par ses espaces en réseaux labyrinthiques.

¹⁶ *The Language of Post-Modern Architecture*, 1977: « Modern Architecture died in St Louis, Missouri on July 15, 1972 at 3.32 pm (or thereabouts) when the infamous Pruitt-Igoe scheme, or rather several of its slab blocks, were given the final coup de grace by dynamite. » (Jencks 1991 : 23)

¹⁷ Construit dans les années 1950 au plus fort du modernisme, ce projet immobilier a duré à peine vingt ans, puisque la plupart des appartements sont abandonnés bien avant la destruction. Il devait procurer des logements décents aux travailleurs pauvres et aux chômeurs.

du structuralisme, dont la fin a été également symbolique : le 21 octobre 1966, date de la communication¹⁸ de Derrida à la conférence de l'Université Johns Hopkins de Baltimore (Lemert 2005 : 103). En prenant cette date pour le début du poststructuralisme, qui aurait effectué la transition vers le postmodernisme, C. Lemert estime qu'ils forment, avec le structuralisme, les « trois structuralismes » français, dont le dénominateur commun est la conviction que la réflexion sur la langue est centrale dans toute tentative de connaître, et même d'agir ou de vivre (Lemert 2005 : 104). Trouvant une analogie dans le décentrement que ses structuralismes opèrent, et que l'on impute souvent au seul postmodernisme, le sociologue qu'est Lemert les identifie au « Vietnam de la culture moderne »¹⁹ (Lemert 2005 : 104).

Encore un mot sur la terminologie et sa chronologie. Dans le récent ouvrage, *Le structuralisme* (2015), Olivier Dekens²⁰ estime que sa « période de productivité couvre approximativement une bonne vingtaine d'années, entre le milieu des années 50 et celui des années 70 »²¹ (Dekens 2015 : 6) ; donc, il y inclut la période du poststructuralisme sans le mentionner. Il admet, toutefois, à propos de *De la grammatologie* (1967) de Derrida, que 1967 est une « date importante, qui marque tout à la fois la gloire du structuralisme et le début de son déclin » (Dekens 2015 : 5). C'est également l'opinion de François Dosse, dont l'*Histoire du structuralisme*, un pavé de plus de mille pages en deux tomes (1991, I ; 1992, II²²), a fait sensation à sa publication. Il scinde le structuralisme

¹⁸ La conférence « The Language of Criticism and the Sciences of Man », qui a eu lieu du 18 au 21 octobre 1966, réunit de nombreux maîtres-penseurs français, unis sous la bannière structuraliste : Roland Barthes, Jacques Lacan, Gérard Genette, Tzvetan Todorov, Lucien Goldmann. Le titre de la contribution de Derrida est « Structure, Sign, and Play in the Discourse of Human Sciences ».

¹⁹ « They are in effect the Vietnam of modern culture. »

Selon Lemert, la structure des choses commence à évoluer dans le monde avec la guerre américaine au Vietnam, qui prend son origine dans la guerre d'indépendance d'Indochine, l'un des derniers mouvements de décolonisation. Conformément au même principe, les traditions théoriques qui découlent des structuralismes français sont détestées, puisqu'elles représentent la réalité décentrée des structures mondiales. (Lemert 2005 : 104) En effet, c'est une nouvelle forme de colonialisme qui commence, sous la bannière de la « démocratie ».

²⁰ Philosophe de formation, il a travaillé sur Lyotard (*Lyotard et la philosophie (du) politique*, Paris, Kimé, 2000).

²¹ Il a fallu attendre les années 50, pour que la conception saussurienne de la langue comme système (Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 1916), soit connue et diffusée. La même chose s'est produite pour Propp, sa *Morphologie du conte* (1928) a inspiré le schéma actanciel de Greimas quatre décennies après sa parution (*Sémantique structurale*, 1966).

²² Dosse, François, *Histoire du structuralisme. Le champ du signe, 1945–1966*, I, Paris : La Découverte, 1991 ; Dosse, François, *Histoire du structuralisme. Le champ du signe, de 1967 à nos jours*, II, Paris : La Découverte, 1992.

en deux périodes, le premier volume couvre le mouvement jusqu'à l'apogée (1945–1966) ; le second retrace les années de déclin, à partir de 1967. Comme C. Lemert, F. Dosse situe l'année charnière en 1966, une « *annum mirabile* »²³, en revanche, malgré le déclin du paradigme structuraliste à partir de 1967, pour F. Dosse le structuralisme n'est pas achevé jusqu'au début des années 1990²⁴ (ce qui fait comprendre déjà le sous-titre du dernier tome de son ouvrage « *Le champ du signe, de 1967 à nos jours* »). Il signale à peine l'existence des termes de *poststructuralisme* et de *postmodernisme*, sans leur donner de consistance. Le *postmodernisme* est mentionné dans l'« Introduction » du premier tome comme variante terminologique pour *l'ère du vide*²⁵, expression, selon F. Dosse, couramment utilisée pour désigner le monde contemporain de l'époque (Dosse 1997(a) : I, XXV) : cela laisse préjuger de son traitement ultérieur, assez sporadique. Le *poststructuralisme*, pour résumer rapidement sa position, ne serait que l'autre nom donné par les universitaires américains à la seconde phase du structuralisme. F. Dosse argumente en se souvenant d'abord de la communication déjà évoquée de Derrida à l'Université Johns Hopkins de Baltimore : fascinés par la pensée critique française, par la déconstruction derridienne qui a pu apparaître si novatrice, ces universitaires en font l'objet d'une surinterprétation et le prennent pour un poststructuraliste (Dosse 1997(b) : 32).

F. Dosse consolide son argumentation en rappelant l'historicisation foucauldienne du structuralisme, qui ne pouvait que réjouir les nouveaux historiens des Annales, désireux de conceptualiser leur pratique ; sauf que, restant dans une tradition nietzschéenne et heideggérienne, Foucault décide de déconstruire le territoire de l'historien (Dosse 1997(b) : 237). En effet, dans *La Quinzaine littéraire*, François Châtelet reconnaît à l'auteur la destruction de l'histoire traditionnelle (Dosse 1997(b) : 237), saluant l'apport de l'archéologie foucauldienne (elle a émergé dès la publication de sa thèse de doctorat en 1961²⁶, mais surtout à partir de *L'Archéologie du savoir* (1969)), qui souligne le tournant du paradigme structuraliste. Pourtant, tout en admettant que Foucault apparemment refuse d'être récupéré par le structuralisme et qu'il souhaite renouveler ses approches, F. Dosse ne le voit reformuler qu'une voie *néostructurale* (Dosse 1997(b) : 246) ...

²³ L'un des événements importants pour l'auteur est l'arrivée de Julia Kristeva, la future égérie du structuralisme, à Paris (les derniers jours de 1965).

²⁴ Le titre complet du tome II : François Dosse, *Histoire du structuralisme. Le champ du signe, de 1967 à nos jours*, II, Paris : La Découverte, 1992.

²⁵ C'est une allusion évidente à *L'ère du vide* (1983) de Gilles Lipovetsky et l'écho de ce titre dans la société de son temps. F. Dosse cite ce recueil d'essais (1997(a) : 360), qui est aussi dans la bibliographie.

²⁶ Michel Foucault, *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris : Plon, 1961.

« Qu'est-ce que le néo-structuralisme ? »²⁷ (1989) – à part le titre de l'étude de Manfred Frank sur un « isme » qui n'a pas pris. Dans l'incipit de l'« Avant-propos » de cette étude, Martin Schwab précise que le livre de M. Frank est un regard herméneutique sur la déconstruction à partir d'un choix de cinq auteurs représentatifs de la scène intellectuelle contemporaine en France : Jacques Lacan, Michel Foucault, Jacques Derrida, Gilles Deleuze et Jean-François Lyotard (Frank 1989 : X). C'est ici que les choses deviennent intéressantes pour nous du point de vu de la généalogie du postmodernisme et de ses limites, puisque M. Frank estime que *La condition postmoderne* de Lyotard, un texte bien connu et apprécié au moment de sa parution, est une historiographie de la déconstruction néostructuraliste (Frank 1989 : VI). D'ailleurs, il constate que le néostructuralisme est un mouvement pensé dans les conditions de l'ère postmoderne, que ses représentants aiment justement dénommer en utilisant ce néologisme (Frank 1989 : 18–19). Il est évident que M. Frank entend par *néostructuralisme* ce qu'aujourd'hui l'on appelle *postmodernisme*, et qu'il réfléchit dans le cadre des oppositions suivantes : structuralisme/néostructuralisme et modernité/postmodernité – confirmant en quelque sorte la réserve que nous avons constatée à propos de la définition du *postmodernisme* dans le dictionnaire historique de F. Mason. C'est un concept qui surprend M. Frank (« the curious concept of postmodernism ») ; en revanche, il a complètement assimilé dans sa réflexion l'idée de la postmodernité, qui s'intègre bien dans sa logique des choses : modernité/structuralisme, postmodernité/néostructuralisme. C'est ce que montre ce passage un peu long, mais qui résume bien les enjeux, notamment la place de Lyotard, considéré par F. Mason comme néostructuraliste :

In our search for a first and yet preliminary conception of neostructuralist theory, we came across the curious concept of postmodernism. We maintained that neo-structuralism conceives itself as a manner of thought founded on the precondition of the closure (clôture) of modernity. The word “modern” does not designate only the avant-garde and contemporary; rather it refers to the historical period of the modern age in its totality. [...] If, for Jean-François Lyotard, a representative of what I am loosely bringing together in the term “neostructuralism”, modern means “belonging to the modern age” (in the sense of belonging to the epoch since the Copernican revolution), then postmodern denotes a “condition” posterior to the death of metaphysics. This, as you will recall, was the unintentional effect of the Enlightenment; namely, that by critically questioning unjustified doctrines (e.g., dogmas), it simultaneously collapsed the foundation of its own legitimation. From this point onward philosophy – and bourgeois society as well – has been exposed to the problems arising from this loss of legitimation. There is an absence of unquestionably certain values that could serve to support any claim to justification, regardless of its nature and breadth. Previously such claims had been provided either by religious belief,

²⁷ Frank, Manfred, « Qu'est-ce que le néo-structuralisme ? », Paris, Cerf, 1989.

or by the – itself quasi-religious – faith in the competence of theoretical and practical reason. » (Frank 1989 : 20)

Le nombre de propositions terminologiques témoigne de la difficulté à saisir la direction du modernisme et du structuralisme. F. Dosse rappelle que Mai 68 a accéléré le processus dénommé *néostructuralisme* par M. Frank ; mais en même temps il avance un nouveau terme (derridien) et affirme que le vrai triomphe de l'*ultrastructuralisme*²⁸ s'est produit après cet événement historique, qui a révélé des contradictions au sein du structuralisme (rationalisme/antirationalisme) et a accéléré et catalysé des changements et tendances présents depuis 1966–1967, afin d'apporter un renouveau théorique somme toute contradictoire (Dosse 1997(b) : 131). Le paradigme structuraliste s'institutionnalise alors qu'en même temps – là-dessus il y a consensus entre F. Dosse et C. Lemert – il enclenche son propre déclin de l'intérieur.²⁹

Liotard à la recherche de la cohérence théorique

« Cette étude a pour objet la condition du savoir dans les sociétés les plus développées. On a décidé de la nommer « postmoderne. » (Lyotard 1979 : 7)

La parution de *La Condition postmoderne* de Lyotard en 1979 marque d'une pierre blanche les débuts de ce mouvement qu'il contribuera avec cet ouvrage à dénommer le *poststructuralisme*. Selon Lyotard, « le savoir change de statut en même temps que les sociétés entrent dans l'âge dit postindustriel et les cultures dans l'âge dit postmoderne » (Lyotard 1979 : 11). La postmodernité est définie comme « l'incrédulité à l'égard des métarécits » (Lyotard 1979 : 7). Lyotard explique que les grands récits des cultures pré-modernes étaient tournés vers le passé, alors que, par ses grands récits sur le progrès humain, la modernité se projette dans le futur. Il en distingue deux : le grand récit spéculatif (philosophique, la connaissance est une fin en soi, la vie humaine (Esprit pour Hegel)

²⁸ Derrida utilise ce terme dans son essai « Force et signification », consacré au livre de Jean Rousset *Forme et Signification, Essais sur les structures littéraires de Corneille à Claudel* (José Corti, 1962). Il critique l'« ultrastructuralisme » de Jean Rousset.

« Ici la structure, le schéma de construction, la corrélation morphologique devient *en fait et malgré l'intention théorique*, la seule préoccupation du critique. Seule ou à peu près. Non plus méthode dans l'*ordo cognoscendi*, non plus relation dans l'*ordo essendi*, mais être de l'œuvre. Nous avons affaire à un ultra-structuralisme. » (Derrida 1967 : 28, soul. dans le texte)

²⁹ « In the longer term, all the internal unrest of structuralism, which 1968 helped bring to the fore, represented so many destabilizing forces of the structural paradigm and inevitably condemned structuralism to a decline in the seventies. Generativism, enunciation theory, intertextuality, and deconstruction at once ensured the necessary adaptation of structuralism and its dissolution, its own erasure. » (Dosse 1997(b) : 132)

progresses avec son augmentation) ; le grand récit de l'émancipation (politique, la connaissance n'est pas une fin en soi, elle est la condition de la liberté humaine). Les Lumières et le Marxisme sont des exemples du second type de métarécit. Contrairement à l'âge moderne, le postmoderne ne recourt plus à ces récits pour légitimer (ou critiquer) ses savoirs (le vrai) et ses actes (le juste). Qu'est-ce qui peut alors les remplacer pour juger de ce qui est juste ou vrai ?

Lyotard étudie ensuite des connaissances dans les sociétés contemporaines (classification, usage, moyens de transmission) et met l'accent sur le développement des communications après la Seconde Guerre mondiale, qui modifie la manière de stocker, transmettre et utiliser le savoir, mais aussi de le valoriser : il est devenu une marchandise monnayable et consommable, dont la possession pourrait dans un futur proche devenir un *casus belli*. Lyotard estime que cette guerre, plus subtile et qu'il faut comprendre comme un jeu social, est déjà menée lors de tout acte de langage ; il précise qu'il emprunte le terme à Searle, cité en note (« Les actes de langage sont les unités minimales de base de la communication linguistique » (Lyotard 1979 : 23, note 34)), en les plaçant toutefois « sous l'égide de l'*agôn* (la joute) plutôt que de la communication » (Lyotard 1979 : 23, note 34). Se passant de métanarratif, la théorie des jeux est un modèle de fonctionnement des sociétés reposant uniquement sur un ensemble de règles consensuelles et échangeables. On est dans un certain flou postmoderniste, que Stuart Sim indique en ajoutant une note d'humour réjouissante : « Just Gaming ([1979] 1985) explores this topic in detail, with Lyotard defending his 'case-by-case' method against the criticisms of his interviewer Jean-Loup Thébaud, who clearly would be happier with more precise concepts of good and evil than Lyotard is willing to countenance. » (Sim 2011 : 83) Par conséquent, le progrès des communications ne peut qu'aboutir à l'intensification de la guerre de l'information, dans laquelle toutes les forces en jeu tendent à acquérir le monopole de l'information, dont le seul but est de marquer des points, quitte à manipuler l'opinion.

La postmodernité fait subir les mêmes règles au domaine du savoir. Lyotard prévoit avec une surprenante justesse que cette bataille pour le savoir, qui est la base du pouvoir dans la société, sera gagnée par les sociétés multinationales au dépend des États. C'est chose faite. Partout dans le monde, elles ont plus d'influence sur les gouvernements nationaux que ces derniers oseraient l'admettre. Dans cette nouvelle économie, les multinationales investissent beaucoup dans la recherche et utilisent des lois sur les brevets pour en profiter. Elles ont suffisamment de pouvoir pour les influencer et de moyens pour poursuivre les États qui ne les respectent pas.

Simon Malpas (2003 : 19–20) nous fournit un bel exemple de ce processus : un groupe de sociétés pharmaceutiques, détenteur des brevets d'exploitation

de médicaments traitant le VIH, a intenté un procès contre le gouvernement sud-africain en 2001, l'accusant de ne pas respecter leurs droits. Ces sociétés mettaient en avant leurs investissements dans la recherche et le développement de ces médicaments, et non pas le coût de production, très faible. Ainsi, ces multinationales protégeaient la connaissance elle-même, devenue marchandise monnayable. Le gouvernement sud-africain a été accusé de vol de connaissances et d'escroquerie, alors que ses motifs n'étaient pas lucratifs, il souhaitait simplement sauver des vies sans ruiner le pays. Ce n'est pas le seul exemple donné par S. Malpas, mais il est suffisant pour confirmer la justesse du rapport de Lyotard sur la connaissance dans *La condition postmoderne*, car il note déjà en 1979 des changements qui sont aujourd'hui flagrants. De nos jours, de nombreuses multinationales sont devenues économiquement plus puissantes que la plupart des États, de sorte que les rapports de force entre le pouvoir économique et le pouvoir politique a évolué en faveur des sociétés privées, dont l'influence sur les gouvernements reste invouée. Ce sont elles qui disposent des plus grands moyens pour investir dans la recherche, ce qui fait du savoir une marchandise dont elles récoltent de gros bénéfices sans état d'âme. Les considérations éthiques n'ont aucun poids dans ces conditions, ces entreprises lèsent souvent des États en toute impunité. Mais les particuliers ne sont pas à l'abri de la relativisation des valeurs, les entreprises moins puissantes en font autant, chacune à son niveau. Prenons comme exemple ces avocats d'affaires envoyés au salon international des inventions et innovations de Novi Sad³⁰ (ailleurs aussi, probablement) et qui se renseignent auprès des organisateurs sur ce qui n'a pas été breveté avant même de visiter.

La Condition postmoderne est l'œuvre la plus influente de Lyotard, dont le mérite est d'en faire le chantre non seulement de la postmodernité, mais aussi du postmodernisme, alors qu'il n'y traite pas la dimension esthétique et mentionne une seule fois le terme de *postmodernisme*, en note (Lyotard 1979 : 63, note 121). Ce n'est qu'ultérieurement qu'il sera amené à s'exprimer sur la portée de ce terme, notamment dans *Le postmoderne expliqué aux enfants. Correspondance, 1982–1985*³¹ (1986). Sa façon de le concevoir a de quoi surprendre, il distingue bien le réalisme, le modernisme et le postmodernisme, mais considère qu'ils ne sont pas limités aux périodes distinctes de la production artistique. Or, le réalisme est comme le capital, il s'accommode de tous les « besoins », il s'oppose aux avant-gardes artistique et littéraire, qu'il veut rendre rassurantes et accessibles

³⁰ « Međunarodni sajam izuma, inovacija i pronalazaka », qui a lieu à Novi Sad (Serbie) au mois de mai chaque année.

³¹ Pour cet ouvrage (Jean François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants. Correspondance, 1982–1985*, Paris, Galilée, 1986) nous utilisons la traduction croate : Jean-Francois Lyotard, *Postmoderna protumačena djeci. Pisma 1982–1985*, Zagreb, August Cesarec, Naprijed, 1990.

(Lyotard 1990 : 18). D'un autre côté, il n'y a pas de doute pour Lyotard (1990 : 25–26) que l'art postmoderne fait partie du moderne. Il explique sa position en donnant comme exemple la suite générationnelle de peintres français au tournant du XX^e siècle (Lyotard 1990 : 26). Chacun d'eux a fait un écart par rapport au précédent : Cézanne s'en prend à l'espace des impressionnistes, Picasso et Braque à l'objet de Cézanne, Duchamp ne veut plus faire de tableau, cubiste ou pas, et ainsi de suite. Pour être modernes, ils ont d'abord dû être postmodernes ; par exemple, les tableaux de Picasso sont postmodernes lorsqu'ils dépassent le modernisme de Cézanne, pour devenir modernes autrement, à leur tour. Lyotard voit le postmoderne comme une avant-garde que le moderne génère par son esprit d'innovation et de progrès. Le postmoderne est le moderne en train d'émerger et non pas de se terminer – et ce processus ne s'arrête pas :

Alors, le postmodernisme serait, pour lui, un éternel recommencement de la modernité. Il est donc quelque chose d'insaisissable, d'incontrôlable, d'une part, parce qu'il renaît toujours sans pour autant connaître de fin ni même de développement. (Uzunidis, Laperche, et al. 2011 : 140)

Cela veut tout simplement dire qu'il ne défend pas l'idée d'un postmodernisme apparu comme mouvement artistique à part dans le dernier tiers du XX^e siècle (ce qui semblait sous-entendu dans *La condition postmoderne*), en quoi Lyotard rejoint Jürgen Habermas et Hilton Kramer mais, à la différence de ces « pro-modernistes », il ne conteste pas le postmoderne, ou alors uniquement certains de ses aspects : le « postmoderne au sens de Jencks », l'éclectisme kitsch qui trouve facilement son public en flattant le manque de goût (Lyotard 1990 : 18). André Berten arrive à la même conclusion à partir d'un échange de paroles entre Lyotard, Willem van Reijen et Dick Veerman, (« Les lumières, le sublime », 1988) : « Le projet de la modernité c'est, pour Habermas, une relecture fondamentale du sens de la modernité. Et [...] Habermas serait d'accord avec Lyotard qui affirmait : “J'ai dit et répété que pour moi ‘postmoderne’ ne signifiait pas la fin du modernisme mais un autre rapport avec la modernité”. » (Berten 1991 : 107).

En guise de conclusion

Avec *La Condition postmoderne*, Lyotard authentifie indirectement le terme de *postmodernisme*, qui s'impose et remplace les étiquettes issues du structuralisme : le poststructuralisme (prétendu mouvement français pour les Américains, mais inconnu³² en France), ou alors le néostructuralisme (F. Manfred) et l'ul-

³² « Comment se fait-il que les théoriciens du discours comme Michel Foucault, Jacques Lacan et Louis Althusser soient souvent perçus en Allemagne comme des représentants d'un mouvement intellectuel – celui du ‘poststructuralisme’ – qui est inconnu en

trastructuralisme (F. Dosse (Derrida)), qui n'ont pas fait long feu. Ces quatre termes ont plusieurs points en commun : ils se réclament de la déconstruction de Derrida, ils sont en concurrence pour à peu près la même période, échappent aux tentatives de définition unique, et enfin, leurs principaux représentants sont les mêmes : Derrida, Lacan et l'inclassable Foucault. Nous avons constaté en cherchant la définition du postmodernisme que personne ne s'y aventure sans en admettre la difficulté, alors que les dictionnaires spécialisés évitent de la donner. Lyotard, quant à lui, trouve une pirouette logique dans *Le postmoderne expliqué aux enfants* (1986) en y voyant la phase initiale du modernisme (re) naissant. Cependant, la vraie question est ailleurs, Lyotard y répond implicitement : en étant un « moment du moderne », le postmodernisme n'est pas un mouvement à part, apparu dans les années 70 pour remplacer le modernisme ; il donne ainsi raison à ceux qui y voient une réaction du moderne, innovant par définition, contre le moderne qu'il dépasse, en ajoutant sa touche personnelle. Dans *Qu'est-ce que l'esthétique ?* (1997), Marc Jimenez partage l'idée de Lyotard selon laquelle toute modernité est transitoire et dépassée par une autre, seulement c'est pour nier l'existence de la postmodernité ou plutôt du postmodernisme faute d'unité stylistique : « La postmodernité n'est pas un mouvement ni un courant artistique. C'est bien plus l'expression momentanée d'une crise de la modernité qui frappe la société occidentale, et en particulier les pays les plus industrialisés de la planète. » (Jimenez 1997 : 418). D'autres sont de la partie, Jürgen Habermas³³, Henri Meschonnic³⁴..., mais la bibliographie de la postmodernité est trop importante pour permettre l'exhaustivité dans un article.

Ajoutons encore que le postmodernisme est ébranlé par le scandale de la fameuse affaire Sokal à la même période, qui a le mérite d'expliquer une certaine opacité du style des principaux représentants de la postmodernité (Derrida, Lacan). En 1996 Alan Sokal, professeur de physique de l'Université de New York, publie dans la prestigieuse revue américaine d'études culturelles *Social Text* une parodie pseudo scientifique du postmodernisme, « Transgresser les frontières : vers

France ? Situation incongrue : Que les figures de proue de l'analyse du discours en France soient proches de ce qu'on a coutume d'appeler le 'structuralisme', cela les Français le concèdent facilement, mais le 'poststructuralisme', qu'est-ce que c'est ? » (Angermüller 2007 : 17)

Est-ce une influence de la théorie américaine ? Pour faire la liste des poststructuralistes français, les auteurs se réfèrent aux ouvrages anglophones : Derrida, Barthes, Foucault, Lacan, Kristeva, Deleuze, Man ; plus rarement mentionnés comme tels : Miller, Lyotard, Guattari, Cixous, Irigaray, Althusser (cf. Rostislav Kocourek, *Essais de linguistique française et anglaise : mots et termes, sens et textes*, Leuven, Peeters Publishers, 2001, 388).

³³ Jürgen Habermas, « La modernité : un projet inachevé », *Critique*, 413, Paris, Minit, 950-967, oct. 1981.

³⁴ Henri Meschonnic, *Modernité. Modernité*, Paris, Gallimard, 1993.

une herméneutique transformative de la gravitation quantique »³⁵. Le scandale éclate lorsque Sokal dévoile le canular (dans la revue *Lingua Franca*), mais il renchérit en publiant les *Impostures intellectuelles* (1997) avec le physicien belge Jean Bricmont, définissant, pour l'occasion, le postmodernisme du point de vue des sciences dures :

Depuis quelques années, nous sommes étonnés et irrités par l'évolution intellectuelle de certains milieux universitaires américains. De vastes secteurs des études littéraires et des sciences humaines semblent s'être convertis à ce que nous appellerons, pour simplifier, le « postmodernisme », un courant intellectuel caractérisé par le rejet plus ou moins explicite de la tradition rationaliste des Lumières, par des élaborations théoriques indépendantes de tout test empirique, et par un relativisme cognitif et culturel qui traite les sciences comme des « narrations » ou des constructions sociales parmi d'autres. (Sokal 1999 : 11)

Passant en revue un choix de citations dues à Lacan, Kristeva, Irigaray, Latour, Baudrillard, Deleuze, Guattari et Virilio, ils démontrent que les plus éminents représentants de la scène intellectuelle postmoderniste ont « de façon répétée, utilisé abusivement des termes et des concepts provenant des sciences physico-mathématiques [...] sans égards pour leur pertinence ou même leur sens » (Sokal 1999 : 15). Le retentissement de la publication du canular et de l'ouvrage est international, provoquant un battage médiatique considérable, tandis que les réactions des intéressés et de leurs défenseurs venant de tout bord, sont violentes et parfois injurieuses. Le philosophe français Jacques Bouveresse vient à la rescousse des physiciens, avec *Prodiges et vertiges de l'analogie* (1999), afin de s'insurger contre la revendication du « droit à la métaphore » invoqué, ou l'usage métaphorique de l'appareil conceptuel des sciences dures. Ces problèmes d'interdisciplinarité ne sont généralement pas pris très au sérieux, malheureusement ils mettent en cause les fondements de la théorie postmoderniste, qui a perdu la face, quoi qu'il en soit³⁶.

³⁵ Le titre original est : « Transgressing the Boundaries: Toward a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity ». Niant l'existence d'un monde extérieur à notre conscience, l'article pastiche le jargon postmoderniste. Selon son auteur, il est « bourré d'absurdités et d'illogismes flagrants et, de plus, affiche un relativisme cognitif extrême » (Sokal 1997 : 34). Sokal argumente en se servant de citations dues aux travaux en sciences humaines des intellectuels français et américains renommés, qui utilisent le langage physico-mathématique sans bien le comprendre. Sur dix pages de bibliographie de l'article (Sokal 1996 : 243–252), on retrouve de nombreux « piégés » très connus : Althusser, Chomsky, Deleuze, Derrida, Guattari, Irigaray, Lacan, Latour, Virilio, Weil (Simone), Žižek et même Lyotard (pour « Time today » (transl. Geoffrey Bennington and Rachel Bowlby), *Oxford Literary Review*, 11, 3–20, 1989).

³⁶ Pour le choix des exemples, nous passons la main à un anthropologue, Robert Cresswell, qui commente l'affaire dans une revue française d'anthropologie, *L'Homme* (Cresswell 2001 : 179) :

Vingt ans se sont écoulés depuis, ce n'est pas assez pour avoir le recul historique, alors que le postmoderne doit affronter d'autres défis : l'annonce de son épuisement, de sa marginalisation et de sa fin inéluctable. Ainsi, pour Alan Kirby, l'un des nouveaux opposants des apports philosophiques et épistémiques postmodernes, une nouvelle théorie serait nécessaire, plus pertinente pour rendre compte de la culture numérique actuelle et du nouveau paradigme culturel dans lequel nous sommes déjà et qu'il dénomme *digimodernisme*. C'est un nouveau chapitre qui s'ouvre, qui tente de saisir les enjeux de la société actuelle, avec son florilège d'étiquettes, qui ont été nombreuses depuis 1990, plus ou moins éphémères, et que nous évoquons en vrac : Post-Postmodernism (Jeffrey T. Nealon), Néomodernité (Lucien-Samir Oulahbib, Claire Gravel), Remodernisme (Billy Childish, Charles Thomson), Hypermodernité (Gilles Lipovetsky, Sébastien Charles, Frédéric Lenoir), Ultramodernité (Anthony Giddens, Yves-Charles Zarka), Méta-modernité (Marcel Gauchet), Altermodernisme (Nicolas Bourriaud).

« Je soupçonne aussi que le Maître [Lacan] faisait parfois preuve d'une pointe d'humour lorsqu'il énonçait par exemple que l'organe érectile est égal à $\sqrt{-1}$, car si la virilité masculine équivaut à la racine carrée de moins un (en fait plus petit encore que moins un), notre cas me semble plutôt désespéré ! » ;

« Dans un entretien paru dans le *Nouvel Observateur*, Julia Kristeva ajoute pour sa défense qu'elle était grippée au moment de commettre son texte ! Il est peut-être dangereux de suggérer qu'il faille être dans un état fiévreux pour introduire des mathématiques de haut niveau dans les sciences humaines. » ;

« Il est difficile de rendre compte des erreurs de mathématiques et de physique dont fait preuve Luce Irigaray, car ses propos relèvent de la fantaisie la plus pure. »

Derrida n'a pas son chapitre dans le livre de Sokal, mais il cultive l'indétermination. Dans un article de 2009, R. Lemieux résume la difficulté à le traduire, qui joue avec les mots et fait l'économie des définitions :

« La *différance* est probablement le "lemme" le plus fécond de tous les *termini technici* de la pensée de Jacques Derrida. Pourtant, de tout ce que Derrida a pu en dire, on ne peut déduire ni définition ni même contenu de ce mot ou ce concept, qui n'est "ni un mot, ni un concept". Comment donc le traduire, avec toute la difficulté qu'il apporte avec lui : usage du "a", indistinction à l'oral avec l'"autre" *différence*, travail d'ambiguïté avec les deux verbes "différer" et "différencier", etc. ? » (Lemieux 2009 : 33)

En ce qui concerne la définition du terme de *déconstruction*, dont se réclament toutes les théories dont nous avons parlé, du poststructuralisme au postmodernisme après 1968, l'auteur du dictionnaire de Derrida, N. Lucy, n'est pas certain de son existence « (if it "is" at all) » : « Whatever deconstruction is (if it "is" at all), it is not reducible to an attitude of nonconformity, oppositionality or principled resistance. » (Lucy 2001 : 11). C'est tout et rien en même temps : « All sentences of the type "deconstruction is X" or "deconstruction is not X" a priori miss the point', Derrida writes, because deconstruction is not reducible to an essential feature, task or style. » (Lucy 2001 : 12)

BIBLIOGRAPHIE

- Angermuller, Johannes. « Qu'est-ce que le poststructuralisme français ? À propos de la notion de discours d'un pays à l'autre ». *Langage et société*, 2, n° 120, 2007, 17–34. < <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2007-2-page-17.htm#> > 21/02/2019.
- Berten, André. « Modernité et postmodernité : un enjeu politique ? », in : *Revue Philosophique de Louvain*, 89/81, 1991, 84–112. [Pour la citation dans la citation : Jean-François Lyotard, « Les lumières, le sublime », in *Les Cahiers de philosophie*, 5, 64, 1988.] < https://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_1991_num_89_81_6673 > 05/04/2019.
- Bouveresse, Jacques. *Prodiges et vertiges de l'analogie. De l'abus des belles-lettres dans la pensée*. Paris : Raisons d'agir, 1999.
- Cosinschi, Eugen, Micheline Cosinschi, *Essai de logique ternaire sémiotique et philosophique*, Berne : Peter Lang, 2009.
- Cresswell, Robert, « La réalité et/de la nature. À propos de “l'affaire Sokal” », *L'Homme*, 2001/1, 157), 2001, 175–195.
- Danto, Arthur. *After the End of Art*. Princeton : Princeton University Press, 1995.
- Dekens, Olivier. *Le structuralisme*. Paris, Armand Colin, 2015.
- Derrida, Jacques. *L'Écriture et la différence*. Paris : Seuil, 1967.
- Dosse, François. *History of Structuralism: The Rising Sign, 1945–1966* (trad. Deborah Glassman). 1, Minneapolis: University of Minnesota Press, 1997(a).
- Dosse, François. *History of Structuralism: The Sign Sets, 1967–Present* (trad. Deborah Glassman). 2, Minneapolis: University of Minnesota Press, 1997(b).
- Frank, Manfred. *What is Neostructuralism ?* (Transl. Sabine Wilke, Richard Gray). Minneapolis : University of Minnesota Press, 1989.
- Gontard, Marc. « Le postmodernisme en France : définition, critères, périodisation », in : Francine Dugast-Portes et Michèle Touret (éd.), *Le temps des lettres. Quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française du 20^e siècle ?* Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2001, 282–294.
- Heynen, Hilde. *Architecture and Modernity: A Critique*. Cambridge (Massachusetts) : MIT Press, 1999.
- Hutcheon, Linda. « Postmodernism » in : Simon Malpas, Paul Wake (ed.). *The Routledge Companion to Critical Theory*. London/New York : Routledge, 2006, 115–126.
- Jameson, Fredric. *Postmodernism; or, The Cultural Logic of Late Capitalism*. Durham : Duke University Press, 1989.

- Jencks, Charles. *The Language of Post-Modern Architecture*, (6th ed.). London : Academy Editions, 1991.
- Jimenez, Marc. *Qu'est-ce que l'esthétique ?*. Paris : Gallimard, 1997.
- Kambasu Kasula, Florent. *Le Pouvoir chez Michel Foucault : une épistémologie politique*, Saint-Denis : Mon Petit Éditeur, 2015.
- Lemert, Charles C. *Postmodernism is not what you think: why globalization threatens modernity*. Boulder/London: Paradigm Publishers, 2005.
- Lemieux, René. « Force et signification à l'épreuve de la traduction : la différence derridienne et son transport à l'étranger ». *Recherches sémiotiques*, 29, 2009, 33–58.
- Liotard, Jean-Francois. *Postmoderna protumačena djeci. Pisma 1982–1985*. Zagreb : August Cesarec, Naprijed, 1990. [Jean François Lyotard. *Le postmoderne expliqué aux enfants : correspondance, 1982–1985*. Paris : Éditions Galilée, 1986]
- Malpas, Simon, *Jean-Francois Lyotard*, Abingdon : Routledge, 2003.
- Malpas, Simon. *The Postmodern*. Abingdon : Routledge, 2005.
- Mason, Fran. *The A to Z of Postmodernist Literature and Theater*. Plymouth : Scarecrow Press, 2009.
- Mason, Fran. *Historical Dictionary of Postmodernist Literature and Theater*. Plymouth : Scarecrow Press, 2007.
- Meschonnic, Henri. *Pour sortir du postmoderne*. Paris : Klincksieck, 2009.
- Niall, Lucy. *A Dictionary of Postmodernism*. Hoboken : Wiley-Blackwell, 2016.
- Niall, Lucy. *A Derrida Dictionary*. Hoboken : Blackwell, 2004.
- Revel, Judith, *Le vocabulaire de Foucault*, Paris, Ellipses, 2002.
- Sokal, Alan, Jean Bricmont. *Impostures intellectuelles*. Paris : Odile Jacob, 1997.
- Sim, Stuart. *The Lyotard Dictionary*. Edinburgh : Edinburgh University Press, 2011.
- Uzunidis, Dimitri, Blandine Laperche, Sophie Boutillier. *L'entreprise dans la mondialisation*. Paris : Éditions Le Manuscrit, 2011.